



CLASSIQUE ANTONIO PAPPANO, LA MUSIQUE POUR TOUS

SYLVIE BONIER

@SylvieBonier

Si la définition du chef d'**orchestre** idéal est: simplicité, transmission et communication avec le public, **engagement** et complicité avec les musiciens, hypersensibilité, style libéré et joie du jeu, alors Antonio Pappano est un chef d'**orchestre** idéal. Le **concert** qu'il est venu donner au Victoria Hall avec son Accademia nazionale di Santa Cecilia Roma le confirme.

La jovialité de ses présentations d'avant **concert** et ses masterclasses passionnées sont une de ses signatures. Le Royal Opera House, où il œuvre depuis quinze ans, en a fait un fer de lance médiatique. Jeudi soir au Victoria Hall, Sir Antonio Pappano ouvre le **concert** au micro. Il présente le *3e Caprice romain* du Lausannois Richard Dubugnon. Il termine avec humour («maintenant, un peu d'intimité, l'édifice sera reconnaissant: la *Valse triste* de Sibelius») avant d'empoigner électriquement une Ouverture de *Guillaume Tell* qui soulève la salle.

En détaillant les passages où carillon, cordes, cloches, thèmes et rythmes illustrent la déambulation matinale dans la Rome du compositeur enfant accompagné de sa mère, Antonio Pappano fait tomber les barrières. Et la partition formidablement suggestive de Richard Dubugnon prend des couleurs et une dimension

que l'interprétation délicate et fougueuse des musiciens porte sur la crête de l'expressivité.

Sir Antonio s'impose en héritier de Bernstein qui, comme lui, défendait la musique pour tous. Avec une touche d'italianité au contact de ses musiciens romains. Tout est clair et limpide, dans une homogénéité éblouissante. L'**orchestre** est jeune, dynamique et fusionnel. Le son est dense et le jeu malléable. Quant aux chefs de rang, ils jouent haut et fin (1er violon exemplaire, clarinette, violoncelle...).

Les Fontaines et *Les Pins de Rome* de Respighi? Entre Wagner et Puccini pour les tensions dramatiques, les climats élégiaques et le cantabile d'une vocalité orchestrale hissée à son sommet. Les deux partitions font écho à l'œuvre de Richard Dubugnon dans une forme de triptyque nostalgique.

Quant à Yuja Wang, liane turquoise aux décolletés aussi vertigineux que ses talons aiguilles, elle livre un fantastique *1er Concerto* pour piano de Tchaïkovski. L'œuvre lui va comme sa robe fourreau. Étincelante (ses doigts irréels de virtuosité), aérienne (son toucher céleste), soyeuse (sa matière sonore infinie), et indestructible (la puissance sans dureté de son jeu). Après la *Mélodie* de Gluck en premier bis, la pianiste remplit son rôle de phénomène de scène avec sa réinterprétation débridée de la *Marche turque* de Mozart. On lui aura préféré la liberté cadrée du Tchaïkovski, autrement plus inspiré. ■

CRITIQUE